Le bassin du Haut-Orange et de ses affluents

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **6 (1885)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-132576

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

tion, par le mouvement commercial, par les sacrifices et les efforts faits dans chaque nation pour l'un ou l'autre de ces buts, nous offre une garantie du succès des travaux que nous entreprenons, pour régler et pour développer les relations commerciales que nos nationaux entretiennent avec ce continent, et pour servir en même temps la cause de la paix et de l'humanité. »

C'est par des vœux pour l'heureux achèvement des travaux de la conférence que nous prenons aujourd'hui congé de nos lecteurs, nous réservant d'exposer dans un prochain article, ces travaux eux-mêmes et les conséquences que l'on peut légitimement en espérer.

(A suivre.)

LE BASSIN DU HAUT-ORANGE ET DE SES AFFLUENTS

En envoyant à l'*Afrique explorée* quelques détails sur l'annexion récente de Thaba-N'chu à l'État-Libre de l'Orange, et sur la situation politique du sud de l'Afrique, je parlais à son directeur d'une courte expédition que je me proposais de faire au travers des Maloutis, en compagnie d'un de mes collègues de Morija, M. H. Dyke. Je me fais un plaisir d'envoyer aujourd'hui le résultat des observations que ce voyage nous a permis de faire. Il ne s'agit sans doute que d'un petit coin de pays, mais en géographie, comme en toute autre science, aucun détail n'est à dédaigner. Les quelques renseignements nouveaux que je suis en état de communiquer, ne combleront sans doute aucun vide important, mais ils contribueront à faire mieux connaître le bassin du Haut-Orange et de ses affluents ; à cet égard, j'ose croire qu'ils seront les bienvenus.

A première vue, il semble étrange que, dans cette partie du sud de l'Afrique, que les colonies européennes enserrent de toutes parts, on puisse parler encore de régions inexplorées ; quand on est sur les lieux, on comprend mieux cette apparente anomalie. Voilà 50 ans à peu près que le Le-Souto (ou Ba-Souto Land) est connu ; mais de fait, on n'en connaît qu'une partie seulement, celle qui s'étend des Maloutis au Calédon, et l'étroite bande de terrain qui, au S.-O., sépare les derniers contreforts des montagnes de la frontière de l'État-Libre. Plus des trois quarts du Le-Souto sont occupés par une large chaîne de montagnes qui, à l'est, le sépare de la Natalie et du Griqualand-East [1]. L'altitude de ces monta-

[1] Voir pour ces détails géographiques, outre les cartes ordinaires du sud de l'Afrique, la carte du Le-Souto de M. Krüger, publiée en 1882.

gnes ne permet pas aux Ba-Souto de s'y établir ; le froid trop vif de l'hiver ne laisse pas venir à maturité le *mabébé*, ou blé cafre, qui forme le fond de leur alimentation ; mais en temps de guerre, ce fut toujours là le refuge assuré d'où aucun ennemi n'aurait pu les déloger. C'est pour cette raison que les missionnaires, occupés d'ailleurs par les besoins d'une œuvre grandissante, n'ont eu, jusqu'ici, ni le temps, ni l'occasion de les explorer. Mais ces dernières années les choses ont changé d'aspect ; la dernière guerre avec la Colonie a fait refluer dans le Le-Souto une foule d'indigènes chassés du Griqualand-East ou d'ailleurs ; d'autres ont quitté leurs villages, en quête de retraites plus sûres et moins exposées. Les hautes et profondes vallées de l'Orange et de ses affluents ont dès lors commencé de se peupler ; d'un autre côté, le grand chef Letsié a compris qu'il était dans son intérêt de faire occuper, par des hommes à lui, tous les points susceptibles de l'être. Le mouvement ainsi commencé depuis trois ans dure encore ; il ne s'arrêtera sans doute que lorsque des villages existeront dans tous les endroits favorables. Deux choses détestables en elles-mêmes, la guerre et la politique, ont eu, dans ce cas particulier, l'heureux résultat de conquérir à la culture, des terres jusqu'ici laissées en friche. Avec l'énergie qui les caractérise, les Ba-Souto se sont mis à labourer et à ensemencer tous les coins de terre qu'ils ont pu trouver au fond des étroites vallées des Maloutis, de sorte que bientôt il n'y aura plus un pouce de terrain arable dont ils ne cherchent à tirer parti. Quand on connaît le climat relativement froid des montagnes, et les difficultés que rencontrent les premiers essais de culture, on comprend mieux la somme de travail et de patience dont il faut s'être armé ; c'est encore un problème pour moi, de savoir comment ces braves gens ont pu transporter leurs lourdes charrues dans ces lieux presque inaccessibles, à travers cet inextricable réseau de montagnes. Je livre ce simple fait à l'appréciation impartiale de ceux qui ne voient d'avenir pour le sud de l'Afrique que dans la colonisation européenne ; ils seraient bien étonnés de constater que les régions les plus cultivées sont toujours les réserves indigènes. A cet égard, le contraste que présentent les champs cultivés du Le-Souto et les vastes plaines nues de l'État de l'Orange est remarquable.

Ce qui précède fera comprendre le vrai but de notre expédition ; faire une rapide reconnaissance à travers les montagnes, pour constater la position des différents centres de population, et voir de quelle manière il serait possible à notre mission de les atteindre. En général nous avons trouvé partout une population bien supérieure en nombre à ce que nous

pensions. L'intérêt géographique nous guidait également; il importait à notre curiosité, de connaître un peu mieux le système hydrographique de la région du Haut-Orange, et nous désirions vivement savoir à quoi nous en tenir sur des montagnes près desquelles nous vivions, sans qu'aucun de nous y eût jamais pénétré. M. Dyke devant aller à Natal pendant les vacances des écoles, je me décidai à l'accompagner jusqu'à l'autre versant, pour me rendre de là au Griqualand-East, dans l'intention d'y visiter Matatiele et Paballong, deux de nos stations que je ne connaissais pas encore. M. Mabille et quelques autres de nos collègues nous accompagnèrent les deux premiers jours, jusqu'à la splendide chute de la Maletsunyane, qu'un prêtre catholique avait vue deux ans auparavant et qui piquait vivement notre curiosité.

On n'attend pas sans doute une relation détaillée des 8 jours de voyage qui, de Morija (Le-Souto), m'ont conduit à Matatiele (Griqualand-East); je ne voudrais pas abuser de la patience des lecteurs de l'*Afrique*. Ce qui peut le plus les intéresser, ce sont les quelques renseignements géographiques que je suis en mesure de leur fournir. Malheureusement, ni mon compagnon, ni moi, nous ne possédions les instruments nécessaires pour faire des observations rigoureusement exactes; notre bagage scientifique se réduisait à une bonne boussole marine et à deux baromètres anéroïdes. Un chronomètre surtout nous a fait défaut; si jamais l'occasion se représente de nouveau, il serait à souhaiter que nous fussions mieux pourvus. D'ailleurs les distances se sont toujours trouvées plus grandes que nous ne pensions, et la crainte constante de voir nos provisions arriver à leur fin, ou d'être arrêtés par la crue des fleuves, ne nous eût pas permis de nous arrêter longtemps nulle part. Je ne parle pas de la fatigue inséparable d'un voyage à cheval, dans un pays aussi coupé que celui que nous avons traversé; un coup d'œil jeté sur nos notes barométriques montrerait tout ce qu'il nous a fallu monter et descendre chaque jour et, comme nous, on s'étonnerait que nos chevaux aient supporté une semblable fatigue. Ce que je regrette le plus, c'est que, nulle part, il ne nous ait été possible de déterminer soit une longitude, soit une latitude. Pour la latitude cela est peut-être moins regrettable, puisque, ayant marché presque constamment dans la direction de l'est, pour arriver aux sources de l'Umzimkulu, nous n'avons guère dévié de la latitude de Morija (29 degrés 40 min. environ). Le manque de données exactes sur la longitude des différents lieux que nous avons traversés est infiniment plus regrettable, puisqu'il nous est ainsi impossible d'évaluer les distances un peu exactement. La largeur des monta-

gnes, de Morija à la ligne de faîte de la chaîne qui sépare l'Orange de la Natalie, doit être au moins aussi grande que celle qu'indiquent les cartes de Stieler ou de Johnston, peut-être même la dépasse-t-elle ; pour le moment je ne puis savoir si la triangulation des frontières de Natal et du Griqualand-East a jamais été sérieusement faite. Jusqu'à l'Orange nous avons eu (haltes déduites) 35 heures de marche à cheval, mais, vu les difficultés de la route, les montées et les descentes, les détours inévitables, il nous est impossible de faire un calcul même approximatif; de l'Orange à la ligne de faîte, il faut encore compter 7 à 8 heures de cheval.

Les Maloutis sont un des membres de la grande artère de montagnes du sud de l'Afrique, qui, après avoir porté, dans la Colonie, les noms de Nieuweveld Mountains, Sneuw Berge, Stormberg, prend, entre la Natalie et l'État de l'Orange, le nom de Drakensberg, et se prolonge au nord, à travers le Transvaal, jusqu'au Limpopo. La plupart des géographes appellent Drakensberg (en cafre Qathlamba) toute cette partie de la chaîne qui, du Tembuland, s'étend jusqu'à la frontière du Transvaal, et sépare le Le-Souto et l'État-Libre, du Griqualand-East et de la Natalie. Il convient sans doute de lui conserver cette appellation, pourvu qu'on la restreigne à la haute et étroite chaîne qui se trouve au sud de l'Orange, et qui est certainement la continuation du système de montagnes de la Colonie et des Drakensberg de Natal. Les 3 ou 4 chaînes parallèles qui occupent toute la longueur du Le-Souto sont nommées Maloutis par les indigènes. Avec la chaîne des Drakensberg, au sud de l'Orange, les Maloutis forment une grande région de montagnes, le centre géographique de l'Afrique du sud. Ce vaste massif de montagnes se compose de 4 ou 5 chaînes parallèles qui, ayant au N.-E. leur commune origine au Mont aux Sources, traversent le Le-Souto d'un bout à l'autre, et vont se perdre au S.-O. de l'État de l'Orange, où elles finissent par ne plus être que de légères ondulations. C'est à peu près le même phénomène que celui que les Alpes nous présentent en Suisse, celui d'un élargissement considérable dans la région où elles atteignent leur plus grande élévation. Par sa position géographique, le Le-Souto rappelle donc la Suisse; il est, au sud de l'Afrique, ce que la Suisse est en Europe, le centre du système fluvial. Ces différentes chaînes longitudinales séparent les uns des autres l'Orange et ses principaux affluents, le Senkunyane, ou Petit Orange, et la Makhaleng [1] (le Cornet-Spruit des cartes).

[1] Sauf quelques corrections nécessaires pour des lecteurs européens, je conserve aux noms propres l'orthographe se-souto.

Bien que se ressemblant à beaucoup d'égards, ces chaînes diffèrent entre elles, tant par l'aspect général que par leur altitude.

J'essaierai de donner leurs altitudes aux points où nous les avons traversées, en faisant remarquer que presque nulle part le temps ne nous a permis de gravir les sommets; ces chiffres indiquent presque tous la hauteur des cols; lorsqu'il en sera autrement je l'indiquerai spécialement[1]. La première chaîne à partir du Le-Souto, celle qui sépare la Makhalaneng, de la Makhaleng, dont elle est un des affluents a été traversée à l'altitude de 2018^{m}. Entre la Makhaleng et le Senkunyane, se trouve un haut plateau herbeux et ondulé, assez étendu, d'une élévation moyenne de 2200^{m}, bordé de chaque côté par une haute chaîne de montagnes; à l'ouest, celle de Thaba-Puttoa (montagne grise), nous a donné une altitude de 2520^{m}; celle de l'est serait un peu plus basse, n'ayant que 2477^{m}. Il faut noter qu'ici, les cols sont sensiblement moins élevés que les sommets qui peuvent bien avoir 1000 à 1200^{m} de plus. Du côté de l'est, les montagnes descendent presque perpendiculairement dans l'étroite et profonde vallée du Senkunyane (1604^{m}); à l'ouest, au contraire, elles s'élèvent du lit de la Makhaleng (environ 1700^{m}) par une série de gradins.

Plus haute que ces 3 premières chaînes semble être celle qui sépare du Senku (ou Orange) le Senkunyane; pour la traverser nous avons d'abord suivi pendant un jour et demi la vallée de la Lesobeng (affluent de gauche du Senkunyane), rivière qui coule presque directement de l'est à l'ouest. Il nous a été facile d'atteindre ainsi un haut plateau fort large, d'environ 2870^{m} d'altitude, où nous avons passé la nuit; ce plateau est bordé à l'est par une haute paroi qui le sépare de la vallée du Senku. Nous l'avons traversée le jour suivant, à un col d'une altitude d'environ 3420^{m}; le sommet qui le domine n'a que 60^{m} de plus. La vue dont on jouit de là sur toutes les chaînes des Maloutis est réellement grandiose. C'est la plus haute altitude que nous ayons atteinte (3480^{m}); cette quatrième chaîne, appelée Ditsuetsue par les indigènes, est peu coupée et sans sommets saillants; c'est une longue crête presque sans

[1] Je donne ces chiffres pour ce qu'ils valent; chacun sait qu'une observation purement barométrique ne doit être admise qu'avec quelques réserves; mais comme, au Le-Souto, le baromètre ne varie jamais que de quelques millimètres, l'altitude réelle ne saurait être bien différente. Pour réduire les indications du baromètre, je me suis servi des tables de correction de M. Radau (Paris, Gauthier-Villars, 1872).

échancrures. Certaines cimes cependant paraissent sensiblement plus élevées que celle que nous avons gravie, et que, faute d'un nom indigène, nous avons appelée Mont-Hamilton ; les géographes lui conserveront-ils ce nom ? Autant qu'on peut en juger de là, par un simple coup d'œil, la cinquième chaîne longitudinale, celle qui sépare la vallée de l'Orange du Griqualand-East et de la Natalie, semble être plus haute ; mais les cols en étant sensiblement plus échancrés, et le manque de temps ne nous ayant permis, lorsque nous la traversâmes, de gravir aucun sommet, il est difficile d'affirmer qu'elle le soit réellement. Après avoir quitté M. Dyke sur les bords de l'Orange, en me dirigeant dès lors droit au sud, j'ai traversé beaucoup plus bas cette dernière chaîne, à un col d'une altitude de 2750^{m} environ ; les sommets que j'ai vus dominent les cols de très haut. Avant d'y arriver, j'ai encore eu à traverser, à une altitude moyenne de 2500^{m} à 2600^{m}, plusieurs chaînes transversales qui séparent les uns des autres les divers affluents de l'Orange ; toutes ces chaînes secondaires paraissent également avoir de très hauts sommets.

Si nos observations barométriques ne sont pas absolument exactes, elles prouvent, en tout cas, que l'altitude générale des Maloutis est bien supérieure à ce qu'on pensait généralement, et que les cartes anglaises qui parlent de 10,000 pieds sont bien au-dessous de la vérité. Nous avons constaté nous-mêmes une altitude de plus de 3480^{m}, et je n'ai aucun doute, que quelques-uns des sommets des deux dernières chaînes n'atteignent à la hauteur de près de 4000 mètres.

Pour en finir avec ce genre de renseignements et donner quelque idée de la profondeur des vallées, j'ajouterai l'altitude des rivières à l'endroit où nous les avons traversées : la Makhalaneng, 1648^{m} ; la Makhaleng, 1700^{m} environ ; le Senkunyane (à son confluent avec la Lesobeng), 1604^{m} ; le Senku, 1857^{m}, etc. On voit par ces chiffres que les rivières coulent en général dans de profondes vallées, encaissées entre de hautes montagnes ; le fond des vallées est d'ordinaire fort étroit, ne laissant de place que pour la rivière et les saules qui la bordent. Par place, la gorge s'élargit assez pour permettre aux habitants d'établir quelques champs sur les bords du fleuve ; c'est près de là qu'on place les villages, bâtis ordinairement, de 60^{m} à 250^{m} au-dessus du fleuve, sur les premiers gradins des montagnes.

Je me rends bien compte de tout ce qu'il peut y avoir de défectueux dans ces renseignements orographiques ; mais ils ont l'avantage d'être le fruit d'observations personnelles, et quoique incomplets, ils sont sans doute justes dans leur généralité. Je n'ai parlé que des grandes lignes,

laissant de côté toutes les innombrables chaînes transversales, plus ou moins importantes, que nous avons vues ou traversées, et dont l'enchevêtrement rendra, pour longtemps, bien difficile la géographie des Maloutis. En faire la carte serait, à l'heure qu'il est, presque impossible; ce qui double encore la difficulté, c'est l'absence de noms propres pour les montagnes. Le se-souto, si riche à tant d'égards, est pauvre en noms propres, surtout pour les montagnes; peu de montagnes ont un nom, et l'on retrouve les mêmes un peu partout; j'ai déjà vu tant de Thaba-Telle (haute montagne), de Thaba-Ntsu (montagne noire), de Thaba-Tsuen (montagne blanche), etc., que ma mémoire rebelle ne sait plus où les placer.

Je passe maintenant à une courte esquisse de l'hydrographie des Maloutis; il me sera plus facile d'être complet, et les renseignements que je puis donner sont assez précis, puisque nous avons traversé nous-mêmes la plupart des cours d'eau importants, et n'avons pas eu de peine à en constater la direction générale. Pour ce que nous n'avons pas vu, les renseignements que nous avons obtenus des indigènes sont assez sûrs, et concordent assez parfaitement pour qu'on puisse leur accorder pleine confiance.

L'Orange ou Senku [1] sort du Mont aux Sources; il court d'abord au S.-E., puis au sud; vers 29 degrés 20 minutes, à peu près, il reçoit de gauche son premier grand affluent, la Semèna, qui vient du N.-E., de Giant's-Castle et de Bushman's-Pass. Dans certaines cartes, celle de Johnston, par exemple, c'est cette branche qui porte le nom de Senku; les renseignements très exacts que nous avons pu recueillir nous prouvent que c'est une erreur, et que le cours d'eau principal est effectivement celui qui vient du Mont aux Sources; c'est à lui d'ailleurs que les indigènes conservent le nom de Senku. Nous n'avons pas vu la Semèna elle-même, ayant passé l'Orange, à quelques lieues au-dessus du confluent de ces deux rivières, mais de loin nous avons pu observer sa large vallée, dont la direction est bien du N.-E. au S.-O. Arrivé au point où nous l'avons traversé, c'est-à-dire à peu près vers 29 degrés 40 min. de latitude, l'Orange coule au S.-S.-O., pour se diriger, un peu en aval, directement au S.-O.

Passablement plus bas, soit à peu près à 30 degrés de latitude, le

[1] Le nom de Senku vient des Bushmen; les Ba-Souto l'ont adopté. Dans ce nom, ainsi que dans celui de Senkunyane, le k représente un de ces étranges *clicks*, qui sont une des particularités les plus remarquables de certaines langues africaines.

Senku reçoit de droite son plus grand affluent, le Senkunyane (Petit Senku). C'est une rivière rapide et profonde; son volume d'eau est considérable. Autant que nous avons pu le constater, elle coule dans une direction générale du nord au sud, sauf probablement vers ses sources et près de son confluent avec le Senku. Le Senkunyane a ses sources sur de hauts plateaux, quelques lieues au-dessous de celles du Senku; certaines cartes (celle de Krüger, entre autres) le font sortir du mont aux Sources; c'est là une erreur qu'il faut corriger, d'après les dires de tous les natifs que nous avons interrogés. Vers 29 degrés 40 min., le Senkunyane reçoit de gauche un affluent assez important, la Lesobeng, qui coule dans de profondes gorges; les Bushmen dont elles furent la retraite jusque vers 1870, en ont orné les nombreuses cavernes, de leurs curieuses peintures. Le cours général de la Lesobeng est de l'est à l'ouest; à peu près à trois lieues de sa jonction avec le Senkunyane, elle fléchit au S.-O., après avoir reçu, de droite, un affluent, la Mantsunyane. Nous avons remonté la Lesobeng, de son embouchure à sa source, pendant un jour et demi.

Ce n'est que pour mémoire que je parle ici de la Makhaleng (Cornet-Spruit) qui, comme toutes les cartes l'indiquent, se jette beaucoup plus bas dans l'Orange, à la frontière du Le-Souto et de l'État-Libre, non loin de la station missionnaire de Béthesda. Elle ne reçoit qu'un affluent de droite, la Makhalaneng, ou Petite Makhaleng, qui se joint à elle, un peu au S.-E. de Morija. La plupart des cartes, sans doute par suite d'une confusion avec le Senkunyane, ont une tendance à faire remonter la Makhaleng beaucoup trop haut, parfois même jusqu'au Mont aux Sources; c'est également une erreur, puisqu'elle a ses sources à peu près à la hauteur de la station de Cana, un peu au-dessus de la grande montagne de Machacha. Son volume d'eau, quoique considérable, est bien inférieur à celui du Senkunyane, qui est, après le Senku lui-même, la plus importante des rivières des Maloutis.

Il ne reste plus qu'à parler des autres affluents de l'Orange; la Makhaleng et le Senkunyane ne paraissent pas en avoir en dehors de ceux que j'ai déjà nommés. Outre le Senkunyane, l'Orange ne reçoit de droite que trois affluents, peu importants d'ailleurs; au nord, entre 29 degrés et 29 degrés 30, la Matsoku, que nous n'avons pas vue; en-dessous de sa jonction avec le Senkunyane, l'Orange reçoit encore la Maletsunyane avec son affluent, la Letsunyane, dont je parlerai bientôt plus en détail, puis la Ketane qui a pour affluent la Kuatsing.

De gauche, le Senku reçoit un nombre d'affluents bien plus considéra-

ble, 12 à 13 au moins, en ne comptant que les rivières d'une certaine importance. Jusqu'ici les meilleures cartes (celle de Krüger, par ex.) ne donnaient que la Kuting, la Sebapala, la Masitise et la Tele; pour cette raison je n'ai pas besoin d'en parler, non plus que de la Semèna, dont j'ai fait mention plus haut comme premier grand affluent de l'Orange. Plus bas que la Semèna se trouvent trois autres rivières, la Hakhidi, la Dinakeng et la Mashai, dont nous devons la connaissance aux dires des indigènes, mais dont nous avons pu fort bien reconnaître les vallées; en me rendant de l'Orange à Matatiele, j'ai traversé du nord au sud quatre autres rivières, affluents de l'Orange: la Mangolong, la Kudua, la Medikane et la Tsuedikue; enfin, entre la Tsuedikue et la Kuting, se trouve une dernière rivière, la Kuadi, que d'autres ont vue. Tout cela n'est qu'une nomenclature, mais je la crois aussi complète que possible; si quelques cours d'eau ont pu être oubliés, c'est plus au nord qu'il faudra les chercher. De tous ces affluents, les plus importants sont sans doute, entre la Tsuedikue et la Sebapala, la Semèna et la Mashai. Comme la vallée de l'Orange, presque toutes les vallées de ces rivières sont couvertes de villages; leur direction presque constante est du N.-E. au S.-O., sauf la Kuting, la Sebapala et la Tele qui coulent du S.-E au N.-O.

Toutes ces rivières ou fleuves des Maloutis se ressemblent du plus au moins; encaissées, rapides, torrentueuses, elles sont sujettes, après un orage ou de fortes pluies, à des crues subites; pendant des semaines elles peuvent ainsi couper toutes les communications. Pour cette raison, des fleuves de la largeur du Senku ou du Senkunyane sont parfois, pour le voyageur un véritable danger; aussi, en été, la traversée des Maloutis serait dans certains cas une entreprise assez hasardeuse. Nous l'avons faite au bon moment (du 3 au 10 octobre), lorsque les eaux encore basses ne nous opposaient aucun obstacle sérieux. Une ou deux semaines plus tard nous aurions pu nous en trouver plus mal; je le compris bien au retour lorsque, entre Matatiele et Masitise, la Kuting et la Sebapala, enflées par les pluies faillirent m'arrêter quelque temps.

La Maletsunyane, seule, fait exception à la règle générale, du moins pendant la première partie de son cours; elle coule pendant quelques lieues sur le haut plateau, de 2200^{m} d'élévation moyenne, qui s'étend entre la Makhaleng et le Senkunyane, et durant tout ce trajet ses eaux sont, chose rare en Afrique, presqu'au niveau du sol. Son lit est formé d'une couche de quartz, et parsemé de paillettes scintillantes et de belles rainures blanches qui brillent au travers de l'eau. J'en parle ainsi en

détail à cause de la magnifique chute qu'elle forme au sortir du haut plateau; c'est un des spectacles les plus grandioses que le sud de l'Afrique puisse présenter, et certainement la merveille du Le-Souto, peu riche d'ailleurs en vraies beautés naturelles. La rivière, large de 7 à 8^{m} quand les eaux sont basses, se précipite d'un seul bond dans un profond abîme, bordé de tous côtés par d'immenses rochers perpendiculaires. A 300 ou 400^{m} du bas de la chute, l'eau s'échappe à gauche par une gorge extrêmement resserrée; lorsque du haut des rochers d'où la rivière s'élance en bouillonnant, on contemple le terrible spectacle qu'on a sous les yeux, on ne voit qu'un gouffre profond qui semble sans issue, et l'on se demande avec étonnement par où l'eau se fraie un chemin. On peut, en se couchant sur un rocher plat, à un mètre de la cascade, voir au-dessous de soi, au fond de l'abîme, l'eau tomber avec un bruit assourdissant. Il est peu de chutes qu'on puisse voir aussi bien et d'aussi près. Ce paysage a quelque chose de grand et de sauvage qui saisit vivement l'imagination; c'est un genre de beauté auquel je n'étais pas habitué, mais qui ne m'a que plus fortement frappé. Si je ne craignais de faire une trop écrasante comparaison, je dirais que toute la configuration de la chute et de son entourage m'a rappelé les belles cartes que Holub donne des chutes du Zambèze; mais rappelons-nous qu'ici il ne s'agit que d'une rivière sans importance, tandis que là, c'est un des plus grands fleuves de l'Afrique équatoriale qui, d'une seule masse, se précipite dans un abîme sans fond.

D'en bas, où l'on ne parvient pas sans peine, le spectacle n'est pas moins merveilleux; on se sent comme écrasé par ces gigantesques murailles de rochers qui se dressent devant vous; pour voir le bleu du ciel il faut lever bien haut les yeux. Quelques arbres verts, où jouent des singes, un frais gazon et des fleurs d'un rouge éclatant, donnent à cette gorge sauvage un charme tout particulier, d'autant mieux apprécié qu'il est plus rare au Le-Souto. Cette chute de la Maletsunyane est une des curiosités naturelles les plus remarquables qu'il m'ait encore été donné de contempler; nos cascades suisses les plus vantées ne sauraient en donner une idée. D'après des observations barométriques prises en haut et en bas de la chute, la même après-midi, au niveau de l'eau (2051^{m},7 et 1870^{m},8), la hauteur totale de la chute est de 180^{m},9, c'est-à-dire environ 600 pieds. La rivière se précipite d'un seul bond, sans qu'aucun rebord, aucune corniche vienne briser son élan, et n'arrive en bas qu'à l'état de fine vapeur blanche que le vent fait voler dans tous les sens. Les rochers qui l'entourent ont une centaine de mètres de plus, soit à peu

près 280 à 290^{m}, l'eau ayant, dans le cours des siècles, profondément rongé son lit de quartz. Il est certainement étrange que, depuis cinquante ans qu'ils sont dans le pays, les missionnaires n'aient jamais entendu parler d'une si admirable merveille ; un blanc la découvrit par hasard, en remontant l'Orange, il y a environ deux ans, et dès lors, outre le résident britannique, col. Clarke, qui vient de la visiter, nous sommes probablement les seuls Européens qui l'ayons vue. Les Ba-Souto ne la connaissent-ils eux-mêmes que depuis peu ? Ou bien devons-nous y voir, une fois de plus, à quel point ils manquent de sens pour les beautés de la nature ? Si l'accès des lieux étaient moins difficile (la cascade se trouve à deux journées à cheval de Morija, d'où elle est le plus facilement accessible) et le pays plus connu, le *pororo* (cascade) de la Maletsunyane, deviendrait bien vite un des sites les plus visités du sud de l'Afrique, et ne tarderait pas à être rangé parmi les plus belles chutes connues.

A côté de cette remarquable curiosité naturelle, je ne parle que pour mémoire d'une autre, moins belle sans doute, mais plus étrange encore, le *trou* (lesoba) qui a donné son nom à la Lesobeng. C'est une grande arche naturelle, très hardie, d'un diamètre d'une centaine de pieds, formée d'un seul bloc de rochers ; elle se trouve sur les bords de la rivière, au-dessus des belles gorges dont j'ai parlé plus haut.

Ces montagnes doivent sans doute receler dans leurs flancs de riches trésors minéraux ; toutes les analogies semblent l'indiquer. Nous n'avons vu que du fer, en fort grande quantité probablement, puisque, pendant quelques heures, notre boussole était comme prise de vertige lorsqu'on l'approchait des lourds fragments de rocs qui jonchaient le sol. Notre peu de connaissances géologiques ne nous eût d'ailleurs pas permis de faire de plus importantes trouvailles minéralogiques. Si les Maloutis possèdent des mines d'or, puissent-ils longtemps encore les cacher à tous les regards ; une telle découverte serait, dans l'état actuel du sud de l'Afrique, le coup de mort porté à l'indépendance d'une tribu, que Boers et colons détestent également, et dont ils convoitent le pays fertile. Jusqu'ici on n'y a trouvé que du fer et du charbon, dont personne encore n'a songé à tirer parti ; il faudrait pour cela des voies de communication qui n'existeront pas avant de longues années.

Cette lettre est bien longue, je le crains ; j'aurais voulu surtout pouvoir y mettre plus de clarté. Telle qu'elle est cependant, elle contient certains renseignements inédits et contribuera, je l'espère, à enrichir, de quelques données nouvelles, la géographie du bassin du Haut-Orange, spécialement au point de vue orographique et hydrographique. Quel-

ques autres blancs ont sans doute, avant nous, traversé ces montagnes, mais aucun ne l'a fait par une route aussi favorable que celle que M. Dyke et moi nous avons suivie; parmi eux personne, que je sache, n'a fait part au public du résultat de ses observations. Nous avons donc droit de prétendre à donner des renseignements nouveaux. La Société des missions de Paris avait été la première à fournir à la géographie des données dignes de foi sur le Le-Souto et le pays situé entre l'Orange et le Vaal; c'est également à MM. Arbousset et Daumas qu'est due la découverte du Mont aux Sources, le centre du système fluvial de l'Afrique australe. Il était naturel que ce fût elle aussi qui se chargeât de l'exploration des Maloutis, dont les différentes chaînes couvrent une si grande portion du pays qu'elle occupe.

Mais je tiens à le répéter: notre but en les traversant était avant tout un but missionnaire; à ce point de vue, notre court voyage a pleinement réussi; nous sommes en possession des renseignements qu'il nous fallait, et notre mission devra maintenant chercher à suivre, jusqu'au sein de ces montagnes, ces nombreuses populations privées de tout moyen d'instruction. Il y a là un nouveau champ d'activité qui s'ouvre devant nous, et notre devoir est d'y entrer avant qu'il soit trop tard. Vu les rapports intimes qui existent entre l'œuvre missionnaire et l'œuvre civilisatrice, me serait-il permis de recommander ici-même ce fait à l'attention de tous les vrais amis des natifs? Il serait triste que, faute de ressources et d'appui du dehors, nous fussions obligés d'abandonner à leur ignorance et à leurs vices ces milliers de Ba-Souto que la Providence a poussés dans nos bras.

Je n'ai pas besoin non plus de faire remarquer, en terminant, quel beau témoignage ce mouvement de la population vers les Maloutis porte en faveur des Ba-Souto. Certainement il n'est pas paresseux ce peuple qui va chercher, au fond de montagnes presqu'inaccessibles, des terres à défricher et cultive à la sueur de son front un sol aride et infécond, et qui, malgré les épreuves et les difficultés qui l'attendent, préfère le travail avec l'indépendance à la demi-servitude dans les villes de la Colonie, où tant de noirs vivent presque sans travail. Cette simple observation peut corriger de fausses impressions dans l'esprit de plusieurs; on ne connaît guère en Europe les natifs de l'Afrique, ou d'ailleurs, que par les récits de colons toujours prêts à cacher sous d'habiles sophismes l'égoïsme de leur politique. Il est utile de relever quelquefois l'autre côté de la question et, puisque l'*Afrique explorée* m'ouvre largement ses pages, je profiterai de toutes les occasions pour le mettre en lumière.

Morija (Ba-Souto-Land), 5 novembre 1884. E. Jacottet.